LE FIGARO.fr
URL :http://www.lefigaro.fr/
PAYS :France
TYPE :Web Grand Public
9 mai 2023 - 10:41
Cliquez ici pour accéder à la version en ligne

Blues de l'exil: quand l'expatriation tourne à l'isolement social

ENQUÊTE - S'épanouir socialement fait partie des principales attentes des expatriés. Pourtant, qu'importe l'ouverture d'esprit des aspirants au départ, cette promesse de rencontres nouvelles n'est pas toujours tenue. Petit voyage au pays des heures trop longues. Par Olivier Saretta

À en croire les sondages, l'expatriation est avant tout une affaire de travail. Pour près de 40 % des expatriés français, les opportunités professionnelles constituent le premier motif de départ de l'Hexagone, selon la dernière enquête de l'Observatoire de l'expatriation, publiée en janvier 2023. Pour un cinquième d'entre eux, cette envie de départ trouve néanmoins sa source ailleurs. Plus de 20 % du contingent tricolore place en effet l'épanouissement social en tête de ses attentes. Une soif de rencontres qu'Emilie, partie en famille à Madrid il y a cinq ans pour suivre son conjoint, pensait pouvoir étancher sans trop de peine. Erreur.

« Au départ, tout était stimulant J'étais dans le rush de l'installation, je lançais ma boîte de création de contenu digital, bref, j'étais dans le feu de l'action, rembobine-t-elle . Mais quand la poussière est retombée, que mes enfants sont rentrés à l'école et que mon conjoint a repris le travail, je suis entrée dans le dur. J'ai regardé autour de moi, et j'étais seule. Dans ces moments-là, on rêve de sortir d'aller boire un verre avec une copine, sauf qu'on en a pas. » Le début d'un blues de l'exil qui va durer plus d'un an.

Pas assez à l'aise en espagnol pour dépasser les échanges superficiels, la jeune mère de famille a longtemps peiné avant de faire sauter le verrou de la communication : « S'approprier une langue et une culture qu'on ne connaît pas, c'est très compliqué. Et même si tu connais bien la langue du pays d'accueil, c omprendre les références des locaux prend du temps. Or c'est nécessaire pour pouvoir s'intégrer , détaille-t-elle, avant de fixer les limites de l'immersion. Même si les gens sont ouverts, à l'arrivée, on se sent toujours un peu en marge : on sera toujours l'étranger de l'école, du boulot, du groupe Whatsapp des mamans, etc. »

Une politique des petits pas

Cette barrière invisible, Alix Carnot, directrice associée d'Expat Communication, la renvoie en miroir aux aspirants au départ : « Souvent, je leur demande : “Dans le trimestre qui s'est écoulé, combien de fois avez-vous invité un collègue étranger à prendre l'apéro ou à dîner ?" La réponse est presque toujours “ aucune ". Alors pourquoi penser qu'on va avoir droit à un traitement de faveur ? » Pour cette spécialiste de l'accompagnement des transitions internationales, mieux vaut opter pour une politique des petits pas. Laquelle commence par en esquisser un en direction de la communauté francophone. Problème : « Généralement, les Français commencent par jouer à fond la carte de l'immersion et ne veulent pas voir leurs compatriotes. Or, le meilleur moyen de s'intégrer, c'est d'aller vers les gens de sa communauté et de profiter de leur expérience. », assure-t-elle.

Longtemps rétive à l'idée de se mêler aux expatriés français, Emilie regrette aujourd'hui ce dédain : « Si j'avais pris contact avec la communauté francophone, j'aurais rencontré beaucoup plus rapidement des gens vivant ou ayant vécu les mêmes difficultés que moi. Je me suis privée d'une oreille compréhensive, à laquelle j'aurais pu parler sans pudeur, sans avoir à la connaître intimement. Tout a pris beaucoup plus de temps, alors que j'aurais pu me créer rapidement un premier réseau. », estime-t-elle. Un socle communautaire qui n'est toutefois pas forcément du goût de tout le monde.

Bush bar glauque et expérience carcérale

Ce n'est en tout cas pas celui sur lequel Marc comptait au départ, lorsqu'il est parti s'installer en Afrique. « J'avais toujours rêvé de découvrir ce continent je m'y projetais pour au moins 15 ans. », se rappelle-t-il. Quand un poste au sein de la Saipem, une filiale du groupe pétrolier italien ENI, s'est ouvert au Nigéria, le jeune ingénieur n'a pas hésité bien longtemps.

À peine arrivé pourtant, c'est la douche froide. Port Harcourt, la capitale de l'État de Rivers et de l'or noir nigérian, n'est pas exactement un Eden tropical. Située aux abords du delta du Niger, dans une zone pauvre et marécageuse, la ville est à l'époque régulièrement secouée par des attaques contre les installations pétrolières locales. Un contexte anxiogène dont Marc se serait toutefois accommodé, si la vie dans la « base vie», n'avait pas été aussi morose.

Tous droits de reproduction réservés
Pickanews

« On travaillait six jours sur sept, et nos rares sorties se limitaient à un bar glauque où les prostituées étaient souvent plus nombreuses que les clients , se remémore-t-il. Pour se défouler, on avait le choix entre un terrain de foot, souvent détrempé, et une salle de musculation hors d'âge. On était plus proche de l'expérience carcérale que du cinq étoiles... »

Des relations intenses mais éphémères

Une sensation renforcée par l'agencement des cases individuelles chichement meublées dévolues aux travailleurs expatriés. « Elles ressemblaient à des bungalows de camping, alignés par paquets de 10. On était réparti par nationalité, les Philippins d'un côté, les Sud-Américains de l'autre, et les Européens au milieu . » Une vie en vase clos, peu propice à la floraison des amitiés : « Tout était cloisonné, et la barrière de la langue n'aidait pas. Il y avait une dizaine de Français. Mais une fois enlevés les vieux de la vieille, qui avaient une famille en France et une autre au Nigeria, j'ai vite fait le tour. Il a suffi que la poignée de gars sympas restants parte pour un mois, du fait des rotations, ou achèvent leur contrat, et les journées sont vite devenues très longues. », détaille l'ingénieur, vaincu par l'isolement et rentré depuis en France.

Ces séparations soudaines, fréquentes durant l'expatriation, sont souvent mal vécues. « Les relations amicales qu'on noue en expat' sont très différentes. Elles sont d'autant plus intenses qu'elles sont éphémères, et on peut vivre de gros déchirements, constate Emilie, qui ne s'y est toujours pas habituée après cinq années rythmées par les départs. Je suis dans un groupe de femmes entrepreneurs, et on vient de vivre une grosse vague de retours. Le vide est immense, et j'ai le sentiment de devoir tout recommencer... »

Un caillou perdu au milieu de la mer d'Irlande

Une crainte que ne partageait pas Antoine lorsqu'il s'est envolé pour l'île de Man. Ce pilote de ligne, habitué à naviguer en solitaire depuis le début de sa carrière, a pourtant gardé un souvenir amer de son expérience sur ce caillou perdu au milieu de la mer d'Irlande. « Je ne savais même pas où c'était au départ , s'amuse-t-il désormais, mais la proposition de poste est arrivée à point nommé. » Et pour cause : tout juste papa, le trentenaire cherchait fébrilement depuis plusieurs semaines un nouveau cockpit, prêt à toutes les concessions. D'autant plus qu'il ne pensait pas s'éterniser : « La compagnie m'avait fait miroiter un retour rapide à Londres », grince-t-il encore. A l'arrivée, il passera près d'un an et demi sur l'île, au climat assez peu caribéen. Ce ne sont de toute façon pas les nuages locaux qui ont assombri le ciel de cet Azuréen pur jus.

« Au début, la vie était plutôt douce , se remémore-t-il, mais tout a changé quand ma femme et ma fille ont dû rentrer en France après deux mois merveilleux. La rupture a été brutale. Ne pas voir grandir son enfant, avoir le sentiment qu'il ne vous reconnaît pas quand on rentre, que tout est à reconstruire à chaque fois, c'est trop difficile. On finit par se demander ce qu'on fait là. » L'annonce de la maladie du père d'Antoine va définitivement le convaincre de faire ses valises. Il n'a alors aucun ami sur lequel se reposer. « Je me suis subitement senti loin de tout, impuissant, et ça a clairement bouleversé la hiérarchie de mes besoins. », résume-t-il aujourd'hui.

Ce réveil soudain peut même toucher les expatriés les plus chevronnés, comme l'a récemment constaté Marc. « Un de mes potes d'école est parti à l'étranger il y a plus de quinze ans. Je le croyais heureux en Inde, jusqu'à ce qu'il rentre pour quelques semaines, il y a quelque temps. Maintenant, son discours a changé. C'est : “Ma boîte marche bien, je gagne bien ma vie, mais je me rends compte que je n'ai aucune vie sociale." » En matière d'expatriation comme dans bien d'autres domaines, tout est une question de priorités...

Tous droits de reproduction réservés
Pickanews